

Dans les jours qui suivirent je sollicitai un texte de Roger Vailland, qui refusa, d'André Pieyre de Mandiargues, qui refusa, et même, me semblait-il, de Paul Morand, qui dut refuser aussi. Bernard Privat, mon éditeur, me considérait d'un œil sarcastique. – « Écrivez-le vous-même », me conseilla-t-il en soupirant. C'est ce que je fis, pour honorer, en quelque sorte, la signature d'une autre. Ainsi naquit ce petit texte.

Il connut, avant de paraître en album, une ou deux aventures, ou plutôt il me les offrit. Gérald Messadié, qui préparait le premier numéro d'un magazine intitulé *Les Parisiens*, voulut

publier ma Bardot. C'est ainsi que ce portrait, qui n'en espérait pas tant, tomba sous les yeux de Jean Prouvost, alors tout-puissant propriétaire de *Paris Match* et de *Marie Claire*, à qui sans doute Hervé Mille l'avait donné à lire. Jean Prouvost en aima quelques phrases : il me les cita avec une délectation trop indulgente quand je me rendis au rendez-vous qu'il m'avait fixé. Je fis donc connaissance avec le bureau de la rue Pierre-Charron, où l'on ne pénètre qu'en traversant celui d'Hervé, éminence grise, conseiller doré, poisson pilote et Florentin hors de pair. J'appris à ne pas caresser le teckel de Jean Prouvost, qui n'aimait pas que son chien léchât

d'autres mains que les siennes, et à nommer « patron » le patron, servilité langagière quasi coloniale qui marquait une étape dans le cursus honorum d'un journaliste. Journaliste ? Prouvost faillit réussir à en faire un de moi : il nous engagea, avec Messadié, pour préparer sous son étendard une mouture plus élaborée des *Parisiens*, dont Gérard avait publié un numéro. Il nous installa au premier étage d'un petit hôtel de la rue François-I<sup>er</sup>, que nous décorâmes d'une moquette de belle allure et où nous engageâmes une ou deux amies. Le temps passa. J'habitais à trois minutes de là, rue Jean-Goujon, ce qui me permettait d'attendre chez moi les appels télé-

phoniques inopinés du « patron », chez qui j'arrivais toujours à bout de souffle. Bientôt le projet de magazine se réduisit à une rubrique dans *Paris Match*, puis à un songe. De co-rédacteur en chef d'une publication fantôme, mon statut passa à « grand reporter-écrivain ». Grand reporter, moi ! Pour donner du corps à la formule je me fis envoyer à Saint-Tropez dont, au bout d'une semaine d'un séjour de nabab (à moins que ces fastes ne fussent l'ordinaire des missi dominici de Jean Prouvost), je prophétisai l'inéluctable agonie. On le voit, j'étais la lucidité même.

Je traînais encore quelques mois à ne rien faire, mon activité se limitant à

de subtiles conversations avec Hervé Mille. Quand j'exprimai le désir de mettre fin à ce fracassant passage dans la grande presse, l'administrateur du journal arbora un air de grand deuil qui m'étonna : j'ignorais que c'était là un des rituels de la maison, qui permit de m'offrir les fameuses *indemnités* grâce auxquelles je m'en allai à la montagne où j'écrivis *Un petit bourgeois*, qui fut mon premier livre honorable. À partir de lui ma vie et mon travail rebondirent. De sorte qu'il n'est pas excessif de l'affirmer : je dois à Bardot – à ces quarante pages un peu *allumées* que vous allez lire (et je vous supplie de ne pas oublier qu'elles datent de trente-six années, âge qui

explique leur sagesse et leurs insolences) – l'élan qui me fit entrer dans ma vraie aventure littéraire. Ces quelques considérations vaporeuses et déshabillées constituent en somme, comme il faut dire aujourd'hui, mon texte *fondateur* : il me donne même l'audace, le présentant, de jargonner. C'est dire !

25 juin 1996.